

3 LES

Op. 130
No. 3

TROVATELLES

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE,

PAR

MM. MICHEL CARRÉ ET J. LORIN

Musique de **M. J. DUPRATO.**

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE IMPÉRIAL
DE L'OPÉRA-COMIQUE, LE 28 JUIN 1854.



DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

GERONIMO.	MM. RQUIER-DELAUNAY.
TIMBERIO.	NATHAN.
LELIO	PONCHARD.
NANTINA.	M ^{mes} DECROIX.
LA MARQUISE.	FÉLIX.
GREGORIO	M. PALIANTI.

PÊCHEURS, LAZARONES, TROVATELLES.

La scène est à Naples.



Les auteurs et les éditeurs se réservent le droit de représentation, de reproduction
et de traduction à l'étranger.

La mise en scène de cet ouvrage est rédigée et publiée par M. L. PALIANTI.

LES TROVATELLES

A droite, une auberge avec terrasse à l'italienne. — Au fond, le murs du couvent de l'Annonciade. — Le golfe de Naples au loin.

(Au lever du rideau, la scène est occupée par une foule de pêcheurs et de lazarones. Les uns sont étendus sous les arbres, les autres dansent au fond une saltarelle ; Geronimo les accompagne sur sa guitare.)

SCÈNE I.

GÉRONIMO, PECHEURS, LAZARONES.

INTRODUCTION.

SALTARELLE.

CHOEUR.

Nicette, ma Nicette,
Ne ris pas de l'amour ;
Il est là qui te guette,
Tu seras prise un jour.

GÉRONIMO.

J'aimais une fille
De bonne famille,
Qui m'a planté là !
Ton amant fidèle
Nuit et jour t'appelle,
Chère Nantina.

LE CHOEUR.

Nicette, ma Nicette,
Les chagrins de l'amour
Ont leur douceur secrète.
Tu l'apprendras un jour !

GÉRONIMO.

Qu'elle était gentille.
La rieuse fille
Qui m'a planté là !
Reviens, je t'en prie,
Maîtresse chérie,
Chère Nantina !

(Gregorio paraît sur la terrasse.)

GREGORIO, parlé.

Au diable !... au diable !... Allez danser plus loin !... Vos cris et vos chansons ont réveillé tous mes voyageurs !

(On lui répond par de bruyants éclats de rire. La danse recom-

mence. Grégorio sort de son auberge et s'élançe au milieu des danseurs.)

REPRISE DE LA SALTARELLE.

Nicette, ma Nicette,
Ne ris pas de l'amour, etc.

GERONIMO.

Qu'elle était gentille,
La rieuse fille, etc.

(Ils s'éloignent en riant. Geronimo les suit. Le bruit des voix se perd dans l'éloignement.)

SCÈNE II.

GREGORIO, seul.

Ouf ! (il s'essuie le front.) Sont-ils heureux, ces drôles-là !... Le soleil est à peine levé que les voilà en danse ! Je suis sûr qu'ils ont passé la nuit devant ma porte... et je sais ce qui les amène... (se frottant les mains.) C'est à midi sonnante que les portes de la chapelle doivent s'ouvrir... et que tous ces pauvres diables auront le droit de choisir une femme parmi les jeunes orphelines du couvent !... les *Trovatelles*, comme on dit !... Pauvres enfants trouvés, élevés par charité, et qu'on donne au premier venu !... Une drôle de coutume que celle-là... (riant) Bath ! ça fait aller mon auberge, et ça attire toujours quelque voyageur ! (On entend un grand bruit dans la coulisse.) Hein ! qu'est-ce cela ?... une voiture dans le fossé !... Tiens, c'est Timberio, le voiturin !... le drôle n'en fait jamais d'autres !... Il n'y a personne pour verser aussi proprement que ce gaillard là !... Bon ! les voilà sur pieds, et il me les amène !... ce cher Timberio ! (il court au fond.) Par ici, signor ! par ici, signora !

SCÈNE III.

GREGORIO, LA MARQUISE, NANTINA, LELIO, TIMBERIO.

QUINTETTE.

LA MARQUISE.

Ah ! quelle aventure !
Maudite voiture !
Chère Nantina,
Reposons-nous là !

LELIO, *secouant son habit couvert de poussière.*

Ah ! quelle aventure !
Maudite voiture !
Chère signora,
Reposons-nous là.

LES TROVATELLES.

NANTINA, *riant aux éclats,*

Ah ! quelle aventure !

Et quelle figure

Vous nous faites-là !

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

GREGORIO ET TIMBERIO, *à part.*

Ah ! quelle aventure !

Et quelle figure !

Belle signora,

Daignez entrer là.

LELIO.

Maudit voiturin !

Maladroit coquin !

TIMBERIO.

Cher signor ! hélas !

Ne vous fâchez pas !

LA MARQUISE.

Ne vous fâchez pas !

NANTINA, *riant.*

Ne vous fâchez pas !

LELIO.

Si je cédaï à ma colère !....

NANTINA.

Vous êtes couvert de poussière,
Allez d'abord changer d'habit !

LELIO.

Corbleu ! j'étouffe de dépit !

NANTINA.

Signor, allez changer d'habit !

LELIO, *à la Marquise.*

Ah ! marquise, le sot voyage !...

GREGORIO ET TIMBERIO, *riant sous cape.*

Quel divertissant personnage !

LELIO.

C'est Nantina qui l'a voulu...

NANTINA.

Oui, monsieur, cela m'a plu !

Mais c'est vous, j'en suis bien sûre,

Dont la bizarre parure,

Et dont les gilets nouveaux

Effarouchent les chevaux !

LELIO, *avec dépit.*

Permettez-mol de vous dire

Que le moment est mal choisi pour rire.

NANTINA.

Ah ! ah ! ah ! ah !
Laissez-moi rire !

TIMBERIO.

Ah ! ah ! ah ! ah !

LELIO, *se retournant vivement vers Timberio.*

Maudit voiturin !
Maladroit coquin !

TIMBERIO.

Cher signor, hélas !
Ne vous fâchez pas !

LA MARQUISE.

Ne vous fâchez pas !

NANTINA.

Ne vous fâchez pas !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

LELIO, *offrant la main à Nantina.*

Ah ! quelle aventure !
Maudite voiture !
Belle signora,
Entrons vite là !

NANTINA.

Ah ! quelle aventure ;
Et quelle figure
Vous nous faites là !
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

LA MARQUISE.

Ah ! quelle aventure !
Maudite voiture !
Chère Nantina,
Reposons-nous là !

GREGORIO ET TIMBERIO, *à part.*

Ah ! quelle aventure !
Et quelle figure !
(à Nantina) Belle signora,
Daignez entrer là.

(La marquise, Lelio, Nantina et Gregorio entrent dans l'auberge.)

SCÈNE IV.

TIMBERIO seul, puis GERONIMO.

TIMBERIO.

Ah ! ah ! ah !... ce pauvre seigneur !... C'est qu'il est vraiment en colère. oui... et il m'aurait bâtonné avec plaisir, si on l'avait laissé faire !... Ah ! ah ! ah ! De quoi se plaint-il, puis-qu'il n'a rien de cassé !... Je voulais être ici avant les autres, moi ! Tant pis si ma voiture est sur le flanc, et si mes voyageurs sont un peu endommagés. L'important était d'arriver... et me voilà !... Il ne sera pas dit au moins que les mariages de l'Annonciade se sont faits sans moi, et que Timberio, le voiturin, n'était pas le premier aux portes du couvent, à l'heure accoutumée !

(Geronimo paraît au fond.)

TIMBERIO.

Eh ! mais, c'est Geronimo, l'ânier...

GERONIMO.

Timberio !

TIMBERIO.

Ce cher Geronimo !... une poignée de main donc !... entre amis !

GERONIMO.

Bonjour, Timberio.

TIMBERIO.

Comme tu dis cela !... Ton âne va bien ?

GERONIMO.

Comme tu vois !...

TIMBERIO.

Il ne m'entend pas !... Ah ! je devine... tu viens comme moi, choisir une femme à l'Annonciade !

GERONIMO, *vivement.*

Moi, Timberio, je ne me marierai jamais.

TIMBERIO.

Tu as tort... il faut toujours finir par faire une fin, mon garçon ! et le couvent de l'Annonciade nous ouvre tout exprès ses portes pour cela.

COUPLETS.

I.

Tous les ans, à fête pareille,
Aux premiers soleils des beaux mois,
Lorsque la sève monte aux bois,
Quand l'amour dans les cœurs s'éveille,
On voit venir, de loin, de près.
Quittant leur treille ou leurs filets,
Des épouseurs de toute sorte.

Ils se rangent devant

La grande porte

Du couvent.

La cloche leur jette

Son gai carillon,

Et chaque fillette

Met son cotillon !

Inutile pourtant aux filles d'être belles,

Aux fiancés d'être galants !

Le sort unit les plus rebelles

Et le hasard les plus récalcitrants !

Bien fou, sur mon âme,

Qui choisit sa femme !

Il vaut cent fois mieux

Fermer les deux yeux.

II.

Se marier, ont dit nos pères,
C'est follement mettre la main
Dans un sac où le sort malin

Cache une anguille et cent vipères.
 Si le dicton n'est pas menteur,
 Je connais plus d'un épouseur
 Qui compte en vain prendre l'anguille.

Mais bah ! chaque gaillard
 Choisit une fille

Au hasard !

La cérémonie
 En moins d'un instant
 Se trouve finie,
 Chacun est content !

De la sainte chapelle on leur ouvre la porte,
 Et l'on bénit nos amoureux !
 Que d'époux unis d'autre sorte,
 Qui cependant n'en sont pas plus heureux !

Bien fou sur mon âme,
 Qui choisit sa femme !
 Il vaut cent fois mieux
 Fermer les deux yeux !

GERONIMO, *haussant les épaules.*

Fermer les yeux !...

TIMBERIO.

Pour le caractère, s'entend ! car pour la taille, je les ouvre.
 J'aime les grandes femmes, moi ; chacun son goût.

GERONIMO.

Va donc au couvent et laisse-moi !

TIMBERIO.

Ah ça, pourquoi ne veux-tu pas me suivre ?

GERONIMO.

Je t'ai dit que je n'avais pas envie de me marier.

TIMBERIO.

Alors il y a quelque amour sous jeu !

GERONIMO, avec embarras.

De l'amour !

TIMBERIO.

Je parie que c'est Nica, la bouquetière..

GERONIMO.

Non.

TIMBERIO.

Alors, c'est Agata, la blanchisseuse... une taille comme une raquette, et le cœur comme un volant.

GERONIMO.

Non.

TIMBERIO.

Pour le coup, c'est Nina, la marchande d'oranges ?

GERONIMO.

Oh ! les oranges !

TIMBERIO.

C'est elle, j'en étais sûr!

GERONIMO.

Eh ! non !... mille fois non !

TIMBERIO.

Alors, que parles-tu d'oranges ?

GERONIMO.

Tu veux le savoir?... écoute...

TIMBERIO.

C'est donc une histoire ?

GERONIMO.

Ecoute d'abord, et tu verras. Il y a de ça un mois... Je venais de conduire un anglais à Castellamare... Au retour, la chaleur était accablante, je m'endormis dans un coin d'ombre, sous les murs d'une villa qui borde la route.

TIMBERIO.

Et ton âne ?

GERONIMO.

Il broutait l'herbe à côté de moi. Tout-à coup, je sens quelque chose qui me tombe sur l'épaule. Je me réveille, je regarde, je vois rouler une orange devant moi, puis j'entends un grand éclat de rire... Je lève les yeux, et qu'est-ce que j'aperçois parmi un bosquet d'orangers?...

TIMBERIO.

Des oranges.

GERONIMO.

Le plus joli minois de jeune fille, et qui riait... et qui riait... Dame ! moi, ça me donna envie de rire aussi, et je me mis à manger l'orange en remerciant la signora.

TIMBERIO.

Comment ! la signora ?

GERONIMO.

C'était une signora !... une princesse... que sais-je ?

TIMBERIO.

Ah ! povero !

GERONIMO.

Le lendemain, tu penses bien, je retournai dormir au même endroit...

TIMBERIO.

Pour être réveillé de même.

GERONIMO.

Non, car je ne dormais guère, et du coin de l'œil, je vis la jeune fille qui tenait l'orange et qui hésitait avant de la jeter.

TIMBERIO.

Et ton âne ?

GERONIMO.

Mon âne justement, qui cherchait l'ombre aussi, la pauvre

bête ! était au pied de la terrasse... Je monte sur lui, j'atteins la balustrade, j'arrive à la jeune fille, je saisis son bras, je prends l'orange; et, attirant la belle à moi... c'est qu'elle se défendait comme un démon, tout en riant... je lui applique sur la joue un baiser... mais là un de ces baisers qui vous brûlent le cœur et les lèvres !

TIMBERIO.

Ah ! diavolo !

GERONIMO.

Je la revoyais tous les jours... D'abord elle m'en voulut bien un peu... et puis, petit à petit, elle se mit à rire malgré elle... après cela, nous étions bien raccommoés... nous causions si gentiment !... et elle me faisait chanter... parfois elle chantait aussi en m'accompagnant... et nous étions si heureux !... Mais un jour, tout à coup, elle pousse un cri, et je vois une vieille dame qui se dresse entre nous deux, et qui vous la gronde... et qui vous la traite... et qui me chasse, moi, comme on chasse-rait un valet !

TIMBERIO.

Ah ! mon pauvre garçon !

GERONIMO.

Depuis ce jour, Timberio, la terrasse est déserte... Plus de jolie fille parmi les orangers, plus de causeries, plus de chansons !

TIMBERIO.

Et plus d'oranges !

GERONIMO.

Je ne bois plus... je ne mange plus... je ne sais plus ce que je fais.

TIMBERIO.

Et enfin tu es revenu à Naples...

GERONIMO.

Avec mon amour.

TIMBERIO.

Et avec ton âne !... Ce pauvre Geronimo ! tu es fou, un ânier, amoureux d'une princesse... Ah ! ah ! ah ! (il rit.) C'est comme si, moi, pauvre voiturin, je m'étais amouraché de la jolie signora que j'ai versée ce matin.

GERONIMO.

Une signora !... D'où vient-elle ? qui est-elle ?

TIMBERIO, riant.

Oh ! bien certainement, c'est elle ! ah ! ah ! ah ! ça me fait penser que ma voiture est encore dans le fossé. Crois-moi, camarade, fais comme moi, viens choisir une Trovatelle à l'Annonciade... Dame ! si tu n'aimes que les princesses, il y a encore une chance !... ah ! ah ! ah ! tu viendras, c'est dit !...

GERONIMO.

Jamais !

TIMBERIO, sortant.

Ah ! ah ! ah ! tu réfléchiras... Adieu, Geronimo !... ah ! ah !
ah ! amoureux d'une princesse.. ah ! ah ! ah !

SCÈNE V.

GERONIMO, seul, puis NANTINA.

GERONIMO.

Il a raison pourtant, avec son gros bon sens ! c'est égal, c'est plus fort que moi... toujours elle est là, et toujours j'entends dans mon oreille cette chanson qui la faisait pleurer et rire tour à tour.

I.

Andronic, le porteur d'eau,
Chargé de son double seau,
Dans Naples, chaque matin,
Redit son triste refrain.

« Ce que je porte dans mon seau,
Ce n'est ni l'eau
Du clair ruisseau,
Ni les pleurs de la pâle aurore,
Ni le cristal du flot sonore !
Ce que je porte, dès le jour,
Ce sont les larmes de l'amour ! »

Ah !

Quand passe le porteur d'eau,
Chargé de son double seau,
Ma tristesse et mon chagrin
S'éveillent à son refrain.

(Tout en chantant il s'est étendu à la porte de l'auberge.— Nantina parait sur la terrasse.)

NANTINA.

Eh ! mais, je reconnais la voix et la chanson !
(Apercevant Geronimo.)

C'est bien lui ! c'est bien lui !

GERONIMO, *soupirant.*

[Ha ! ha !

NANTINA.

En s'endormant, il pense à moi, je gage.

GERONIMO.

Ha ! ha ! ha !

Chère Nantina !

NANTINA.

Le réveiller, serait vraiment dommage !

GERONIMO, *à demi endormi.*

Beau fruit d'or,

Tombe encor,
 Comme au doux temps où ma belle
 M'agaçait
 Et passait
 Son bras blanc sous la tonnelle.
 Beau fruit d'or,
 Tombe encor !

NANTINA, *prenant une orange dans une corbeille placée près d'elle.*

Beau fruit d'or,
 Tombe encore,
 Comme au doux temps où sa belle
 L'agaçait
 Et passait
 Son bras blanc sous la tonnelle !
 Beau fruit d'or,
 Tombe encor !

(Elle laisse tomber l'orange sur l'épaule de Geronimo, et se cache derrière le feuillage.)

GERONIMO, *s'éveillant et ramassant l'orange.*

Hein !... plaît-il ? qu'est-cela ?

(Regardant de tous côtés.) Personne ? c'est étrange !

Quel souvenir s'éveille en moi
 Au doux parfum de cette orange !

NANTINA, *reparaissant.*

Geronimo !

GERONIMO.

C'est elle !

NANTINA.

Est-ce bien toi ?

GERONIMO, *soupirant.*

Ah ! ah ! ah !

NANTINA, *riant.*

Mon cher Geronimo !

GERONIMO.

Ma chère Nantina !

ENSEMBLE.

Ah !

GERONIMO.

Beau fruit d'or,
 Tombe encor,
 Comme au doux temps où ma belle
 M'agaçait
 Et passait
 Son bras blanc sous la tonnelle !
 Beau fruit d'or
 Tombe encor !

NANTINA.

Beau fruit d'or
 Tombe encor
 Comme au doux temps où sa belle
 L'agaçait
 Et passait
 Son bras blanc sous la tonnelle !
 Beau fruit d'or,
 Tombe encor !

NANTINA.

Attends-moi là, je viens...

(Elle disparaît.)

GERONIMO.

Elle vient... ô bonheur !

D'ivresse, de plaisir, je sens battre mon cœur !

(Il reprend sa guitare.)

II.

Zullino, le baladin,
Avec son gai tambourin,
Dans Naples, chaque matin,
Redit son joyeux refrain.

« Ce qui sonne en mon tambourin,
« Ce n'est ni l'écho du chagrin,
« Soupir, sanglot, ni plainte vaine,
« Ni les hélas des cœurs en peine !
« Ce qui sonne dans mon tambour,
« Ce sont les rires de l'amour. »

Ah !

Quand j'entends le tambourin
Jeter aux vents son refrain,
Souris, tristesse et chagrin,
Tout s'évanouit soudain.

(Nantina paraît sur le seuil de l'auberge.)

SCÈNE VI.

GERONIMO, NANTINA.

NANTINA, accourant.

Me voici !

GERONIMO.

Ma chère Signora !

NANTINA.

Mon cher Geronimo !

GERONIMO.

Vous n'avez donc pas oublié le pauvre ânier ?

NANTINA.

Est-ce qu'on oublie ses amis ! *(Elle lui tend la main.)*

GERONIMO, avec crainte.

Madame la marquise est ici !

NANTINA.

Avec le signor Lelio.

GERONIMO.

Le signor Lelio !

NANTINA.

Un mari que l'on veut me donner.

Ah!

GERONIMO.

NANTINA.

C'est ma tante qui l'a prié de nous accompagner. . il est en train de changer d'habit... Ah!... si tu l'avais vu tout-à-l'heure, tu aurais ri!... il était couvert de poussière de la tête aux pieds... Timberio nous a jetés dans un fossé!... ma chère tante est furieuse... elle s'est enfermée dans sa chambre... Nous pouvons causer comme autrefois... tu te rappelles? quand tu grimpais sur ton âne, pour manger mes oranges... mais vous m'avez fait gronder... ma tante est si fière... la nièce d'une marquise surprise à causer avec un ânier!... quelle horreur! et si elle savait qu'une fois, vous avez osé... mais je n'ai rien dit!... (Le tirant par la manche.) A quoi penses-tu donc? tu ne ris plus?

GERONIMO.

Je suis si surpris de la rencontre...

NANTINA.

Je viens pour assister aux fêtes de l'Annonciade... On m'a parlé hier pour la première fois de ces étranges mariages... Lelio riait... moi, j'ai presque pleuré, et je n'ai pas dormi de la nuit... (se tournant vers le couvent.) C'est donc vrai ce qu'on dit? quand les portes du couvent s'ouvriront, tous les garçons du pays auront le droit de choisir une fiancée parmi ces pauvres filles?

GERONIMO.

Le rivage est couvert de pêcheurs et de lazzarones qui ne sont venus que pour cela.

NANTINA.

Et tu as fait comme les autres...

GERONIMO.

Moi!

NANTINA.

Tu attends que les portes s'ouvrent pour choisir la plus jolie.

GERONIMO.

Ma foi, non! je ne songe guère au mariage... Je suis venu tout simplement pour me distraire un peu... et puis, j'ai l'espoir de promener sur mon âne quelque belle signora comme vous... qui me paiera sa promenade d'un sourire... et de quelques piécettes.

NANTINA, vivement.

C'est bon à savoir... je ne veux pas que tu promènes aujourd'hui d'autre signora que moi... je ne le veux pas... entends-tu?

GERONIMO, ôtant son bonnet.

Nous sommes à vos ordres, mon âne et moi...

(Il fait quelques pas pour s'éloigner.)

NANTINA, le retenant.

Où vas-tu donc ? tu es bien pressé de me quitter... est-ce que tu t'ennuies près de moi ?

GERONIMO.

Oh ! non !

NANTINA.

Est-ce que tu n'as plus rien à me dire ?

GERONIMO.

Oh ! si !

NANAINA.

Eh bien !

GERONIMO, se grattant l'oreille.

Eh bien !... dame !...

NANTINA, l'entraînant vers le banc.

Ce sont peut-être mes beaux habits qui te font peur ?... Ah ! je ne les aime pas plus que toi, va ! si tu savais comme je suis gênée là dedans... C'est ma tante qui m'a fait cadeau de cette belle robe... il a bien fallu la mettre... et ces petits souliers de satin, qui me serrent les pieds... comme c'est commode pour danser ! (Elle avance le pied.)

GERONIMO, souriant.

Le fait est... que j'en connais plus d'une qui ne chausserait pas ces souliers là...

NANTINA.

Tu ne sais pas ce que c'est que d'être la nièce d'une marquise ! Vivre enfermée, matin et soir, au fond d'un vieux château... avec de vieilles gens !... passer son temps à broder ou à lire... et puis les visites... et les recommandations de ma tante :... Ne riez pas... ne dites rien... tenez-vous droite... sans compter les leçons de clavecin... et les parties de trictrac... Ah ! que tu es heureux, toi... je suis sûre que tu ne joues jamais au trictrac ?

GERONIMO.

Jamais !

NANTINA.

Tu as bien raison.

GERONIMO.

Je ne sais pas même ce que c'est que ce jeu-là.

NANTINA.

Ce n'est pas moi qui te l'apprendrai... je t'aime trop pour cela...

GERONIMO, se levant.

Hein ?

NANTINA.

C'est moins amusant que nos conversations d'autrefois... sur la terrasse... (Elle se lève.) Ah ! pourquoi ne suis-je pas une de ces pauvres paysannes que je voyais passer tout-à-l'heure en chantant... pourquoi n'ai-je pas le droit de courir

comme elles, où bon me semble... pourquoi me défend-on de choisir moi-même un mari.

GERONIMO.

On vous défend de...

NANTINA:

On fait plus, on veut que j'épouse le signor Lelio.

GERONIMO.

Et vous ne l'aimez pas ?

NANTINA.

Je le déteste !

GERONIMO.

Ah !

NANTINA.

Sois tranquille... je le lui dirai tout-à-l'heure à lui-même.. et si l'on me pousse à bout...

GERONIMO.

Eh bien ?

LELIO.

Eh bien !... nous verrons ! la marquise n'est que ma tante, après tout... et si je voulais...

GERONIMO.

Si vous vouliez...

NANTINA, riant,

Oh ! j'ai mon idée... elle est un peu folle... un peu extravagante... mais qui sait... je suis entêtée... et puis, quand ce ne serait que pour voir la grimace du signor Lelio. (Elle rit aux éclats.)

GERONIMO, riant.

Hé ! hé ! hé ! (A part.) Quelle charmante petite ânière cela ferait !

NANTINA.

Hein ?

GERONIMO.

Je dis que je suis bien heureux...

NANTINA.

Et moi donc... je ne suis pas encore revenue de ma surprise !

DUO.

NANTINA.

Est-ce bien toi
Que je revois ?

GERONIMO.

Oui, sur ma foi !
Oui, c'est bien moi !

NANTINA.

Mon pauvre ânier,

GERONIMO.

Ma chère demoiselle !

LES TROVATELLES.

NANTINA

Toujours galant !

GERONIMO.

Comme vous toujours belle !

NANTINA, *se rapprochant de Geromino.*

Mais dites-moi,

Dites pourquoi

Depuis huit jours vous avez fui ma vue ?

GERONIMO.

Depuis ce temps

Je vous attends.

Pour me revoir vous n'êtes pas venue !

Je me désolais,

Je vous appelais !

NANTINA.

Moi, je m'ennuyais !

GERONIMO.

Je souffrais !

NANTINA.

Je pleurais !

GERONIMO.

Je mourais.

O Nantina !

Chère Signorina !

Depuis qu'un ordre barbare

Nous sépare,

Ma guitare

Raconte nuit et jour,

Aux échos d'alentour,

Ma peine et mon amour.

NANTINA.

Ah ! loin de toi,

Bien malgré moi,

Ma chère tante, hélas ! m'a retenue !

GERONIMO.

Et chaque jour,

Avec amour,

O Nantina ! vous étiez attendue !

NANTINA.

Tu m'aimes donc ?

GERONIMO.

Hélas !

Qui ne vous aimerait pas !

(Il va pour se jeter aux pieds de Nantina et s'arrête.)

Et vous ? et vous ?...

NANTINA, *lui tendant la main.*

Comment!... tu ne devines pas ?

GERONIMO.

Ah! quelle joie! ah! quelle fête!
Dois-je croire à ce doux aveu!
J'en deviens fou, j'en perds la tête,
Mon pauvre cœur est tout en feu!

NANTINA, *riant.*

Ah! quelle joie! ah! quelle fête!
Il n'ose en croire mon aveu!
Il déraisonne, il perd la tête,
Son pauvre cœur est tout en feu!

GERONIMO.

Hélas! vous vous moquez sans doute!

NANTINA.

Ecoute :

Si tu m'aimes sincèrement,
Ici même, dans un moment,
Fais ta demande hardiment!

GERONIMO.

Quoi!... plaît-il?... vous voulez?...

NANTINA.

Va d'abord faire emplette

D'un autre habit.

GERONIMO, *frappant sur sa poche vide.*

Oui, mais...

NANTINA.

Et puis reviens ici

Dans ta nouvelle toilette!

Voici ma bourse!

GERONIMO.

Mais...

NANTINA.

Prends donc, nigaud!

GERONIMO.

Merci!

(Il fait quelques pas pour sortir et s'arrête.)

Mais j'y songe...

NANTINA.

Quoi donc ?

GERONIMO.

Madame votre tante

Va faire la méchante,

Et pour me donner une bonne leçon,

Peut-être me chassera-t-on

LES TROVATELLES.

Sans façon,
A coups de bâton.

NANTINA.

Non, non, non, non !
Je saurai te défendre !

GERONIMO.

Soit donc ! vous pouvez m'attendre,
C'est convenu !

NANTINA.

C'est convenu !
C'est entendu !

REPRISE ENSEMBLE.

GERONIMO.

NANTINA.

Ah ! quelle joie ! ah ! quelle fête ! Ah ! quelle joie ! ah ! quelle fête !
Je n'ose croire à cet aveu ! Il n'ose croire mon aveu !
J'en deviens fou, j'en perds la tête, Il déraisonne, il perd la tête,
Mon pauvre cœur est tout en feu ! Son pauvre cœur est tout en feu !

(Géronimo sort en courant.)

SCÈNE VII.

NANTINA, seul.

Le voilà parti !... comme il court !... Pauvre Geronimo !... il m'aime sincèrement, celui-là... j'en suis bien sûre... Ce n'est pas comme ce petit fat de Lelio qui fait semblant de m'adorer... et qui prétend m'épouser malgré moi... Qu'il vienne... je lui dirai ce que j'ai sur le cœur... et ma tante aura beau s'emporter... je veux choisir mon mari moi-même... plutôt que d'être la femme d'un homme que je déteste... je m'enfuirai au bout de la terre avec celui que j'aime... est-ce ma faute à moi si le signor Lelio me plaît moins qu'un pauvre ânier... est-ce ma faute si je n'ai pas la fierté des autres jeunes filles, et si, depuis mon enfance, j'ai regretté si souvent de ne pas être une pauvre paysanne...

CAVATINE.

Ah ! si j'étais fille
D'un simple pécheur
Ou d'un laboureur,
Avec la résille
Et les jupons courts
Bordés de velours !
Comme la mouette
Sur la mer j'irais !
Ou par les guérets,
Avec l'alouette,

Joyeuse et coquette,
Je m'envolerais.

Ou bien quand les gerbes vermeilles
Tombent sous la faux des moissons,
Et plus tard au bruit des chansons,
Lorsque fillettes et garçons
S'en vont vendanger sous les treilles,
Le front orné d'épis
Ou de pampres rougis,
Ou de verveine,
Sur un char triomphal,
Je reviendrais au bal
Comme une reine !

Le bal ! le bal !
Ecoutez, c'est le signal !

Ah ! si j'étais fille
D'un simple pêcheur
Ou d'un laboureur, etc.

(Lelio sort de l'auberge.)

SCÈNE VIII.

NANTINA, LELIO.

NANTINA.

Lelio ! (A part.) ah ! ma foi... il arrive à propos...

LELIO.

C'est moi.

NANTINA.

Je le vois bien.

LELIO.

J'ai réparé tant bien que mal le désordre de ma toilette.
(Il tourne sur ses talons.) hé !

NANTINA.

C'est très-galant de votre part...

LELIO.

Coquin de voiturin... s'il se représente devant moi !...

NANTINA.

Avez-vous quelque chose de cassé ?

LELIO.

Je ne crois pas.

NANTINA.

De quoi vous plaignez-vous alors ?

LELIO.

Je me plains de la culbute qu'il nous a fait faire... le drôle...
(Il pirouette.)

NANTINA.

Ne parlons plus de cela... et tâchez de rester un moment en place... nous avons à causer.

LELIO, galamment.

Ah ! (Lui offrant son bras.) causons.

NANTINA.

Ma tante veut que je vous épouse... vous le savez ?

LELIO, souriant.

Je sais.

NANTINA.

Elle vous croit riche...

LELIO.

Je le suis.

NANTINA.

Elle vous trouve aimable, spirituel... charmant !

LELIO.

Je le suis.

NANTINA.

Par malheur, signor, ce n'est pas mon avis.

LELIO.

Hé !

NANTINA.

Je ne vous trouve pas charmant du tout, moi... je suis fâché de vous le dire.

LELIO, riant.

Ah !

NANTINA.

Je ne vous aime pas.

LELIO.

Oh !

NANTINA.

Et je suis décidée a rester fille, plutôt que de vous épouser. ;

LELIO.

Ah ! ah ! ah ! ah !

NANTINA.

Vous riez ?

LELIO.

Très-joli ! très-joli !... vous êtes adorable !

NANTINA.

Mais...

LELIO, riant à gorge déployée.

Ah ! ah ! ah ! (Il veut lui prendre la main.)

NANTINA, le repoussant avec impatience.

Laissez-moi !

DUO .**LELIO.**

Ah! le méchant caractère!

NANTINA.Ah! fi! ne m'approchez pas!
Vous empestez le musc à trente pas!**LELIO,**Vous vous y ferez, j'espère,
Quand je serai votre époux.**NANTINA.**

Il faut d'abord que je veuille de vous!

LELIO.Ah bah! quelle plaisanterie!
Vous m'adorez!...**NANTINA.**

Qui? moi!

LELIO.

Je le parie!

ENSEMBLE.**NANTINS.**

Non, non, non, non, vous vous trompez!

Vous me lassez!

Vous m'ennuyez!

Je vous abhorre!

Si vous voulez,

Vous l'entendrez

Cent fois encore!

Vous m'excédez!

LELIO.

Si, si, si, si, vous me voulez!

Vous m'admirez!

Vous m'adorez!

Chacun m'adore!

Et, mariés,

Vous le diriez

Bien mieux encore.

Oui, vous m'aimez!

NANTINA.

Je vous l'atteste...

LELIO.

Ah! vraiment!

NANTINA.

Je vous déteste!

LES TROVATELLES.

LELIO.

C'est charmant !

NANTINA.

Je vous déteste !

LELIO.

Alors, que ne prenez-vous
Pour époux
Quelque pêcheur du rivage !

NANTINA.

Eh ! mais,
Si je l'aimais !

LELIO.

Ou bien l'un de ces âniers
Qui vont, avec leurs paniers
Au village !

NANTINA.

Eh ! mais,
Si je l'aimais !

LELIO.

Ah ! ah ! ah ! ah ! vous voulez rire !

NANTINA.

Faudra-t-il encor vous le dire ?...

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

NANTINA.

Vous me laissez !
Vous m'ennuyez !
Je vous abhorre ! etc.

LELIO.

Vous m'admirez !
Vous m'adorez !
Chacun m'adore ! etc.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Eh bien ! eh bien ! qu'y a-t-il ?

LELIO, riant.

Oh ! une bonne plaisanterie, marquise !

LA MARQUISE.

Et pourrait-on savoir ?...

LELIO.

Ah ! ah ! ah ! la signora prétend qu'elle ne m'aime pas...

LA MARQUISE.

Comment !

LELIO.

Et qu'elle me préférerait un homme du commun !... ah ! ah !
un pêcheur ! pouah !... ou un ânier !... ah ! ah ! ah !

LA MARQUISE

Un ânier.

NANTINA.

Je disais que si je l'aimais !...

LA MARQUISE.

Nantina ! (A part.) C'est étrange ! toujours les mêmes idées !

LELIO.

Pourquoi ne dites-vous pas tout de suite... que vous voulez un mari qui vous batte un peu ! ah ! ah ! ah !

NANTINA, vivement.

Je ne sais pas si l'on peut aimer un mari qui vous bat !... mais je sais bien que je n'aimerais jamais un mari qui me ferait rire.

LA MARQUISE.

Nantina !

NANTINA, prenant Lelio à part.

Que diriez-vous si je parvenais à vous prouver que je ne vous aime pas ?

LELIO, riant.

Oh !... encore !

NANTINA.

Je sais que c'est difficile... mais si j'y réussissais...

LELIO.

Je ne vous croirais pas !...

NANTINA

Mais si je vous dis que j'en aime un autre.

LELIO.

Dame ! alors !... oui, mais, c'est impossible... il ne vient que moi à la villa.

NANTINA.

Enfin, supposez...

LELIO.

Oh ! du moment que nous supposons... je le tuerai...

NANTINA.

Me sera-t-il permis de l'épouser après ?

LELIO.

Après ?... (riant.) Ah ! ah ! ah !... je ne comprends pas !

NANTINA, apercevant Geronimo qui paraît au fond.

C'est lui !

LELIO, se retournant.

Lui !... qui ça ?

SCÈNE X.

LES MÊMES, GEROMINO, en grande toilette.

QUATUOR.

NANTINA, bas à Geronimo.

Approche donc, et du courage !

LES TROVATELLES.

GÉRONIMO, *à part.*

Allons, allons, décidons-nous !

LELIO.

Ah ! ah ! le plaisant personnage !

LA MARQUISE, *à part.*

Je reconnais ce personnage !

LELIO.

Que voulez-vous ?

LA MARQUISE.

Que voulez-vous ?

GÉRONIMO, *hésitant.*

Mais comment leur dire la chose !

LA MARQUISE ET LELIO.

Que voulez-vous ?

GERONIMO.

Vraiment, je n'ose...

LA MARQUISE ET LELIO.

Parlerez-vous ?

GERONIMO, *à la Marquise.*

Je vous salue !

LA MARQUISE.

Ensuite ?

GERONIMO, *à Lelio.*

Je vous salue !

LELIO.

Eh bien ?

NANTINA, *l'encourageant.*

Très-bien !

GERONIMO, *à la Marquise.*

Je viens...

LA MARQUISE.

Mais parlez vite !

GERONIMO, *à Lelio.*

Je suis...

LELIO.

Après ?

GERONIMO.

Non, rien !

NANTINA.

Quoi ! rien !

LA MARQUISE ET LELIO.

Il est fou, je le croi !

GERONIMO.

Je suis... je suis... (*Prenant son parti.*) Tant pis, ma foi !

(*Il jette son chapeau par-dessus son épaule.*)

Je suis Geronimo l'ânier ;

Et j'en vâux bien un autre !

J'ai tout de même un bon métier,

S'il ne vaut pas le vôtre !

Pour lors, je viens, en ce moment,

Très-poliment,

Très-humblement,

Je viens, madame,

Ici vous demander pour femme

La demoiselle que voilà,

La signora

Nantina.

LA MARQUISE ET LELIO.

Nantina !

ENSEMBLE.

LA MARQUISE ET LELIO.

Quelle impudence !

En ma présence,

Former de tels vœux !

Dire qu'il l'aime !

A l'instant même,

Sortez de ces lieux !

NANTINA.

Douce espérance,

Un jour, je pense,

Nous serons heureux !

Je sais qu'il m'aime,

Et Dieu lui-même

Doit bénir nos vœux.

GERONIMO.

Douce espérance !

Un jour, je pense,

Nous serons heureux !

Puisqu'elle m'aime,

Le ciel lui-même

Doit bénir nos vœux !

LA MARQUISE.

Cet homme est fou, j'imagine.

LELIO.

Il a bu ! voyez sa mine !

LA MARQUISE ET LELIO,

Sortez ! sortez ! sortez !

NANTINA.

Arrêtez !

LES TROVATELLES.

LA MARQUISE ET LELIO.

Que va-t'elle nous dire ?

GERONIMO.

A peine je respire !

NANTINA.

Écoutez !

(A part.) Mais comment prendront-ils la chose !

LA MARQUISE ET LELIO.

Nous attendons.

NANTINA.

Vraiment, je n'ose...

LA MARQUISE ET LELIO.

Nous écoutons.

NANTINA, à la marquise.

Je veux vous dire...

LA MARQUISE.

Ensuite ?

NANTINA, à Lelio.

Je veux vous dire...

LELIO.

Eh bien !

GERONIMO, l'encourageant.

Très-bien !

NANTINA, à la Marquise.

C'est que...

LA MARQUISE.

Mais parle vite !

NANTINA à Lelio.

Je suis...

LELIO.

Après...

NANTINA.

Non, rien !

GERONIMO.

Quoi ? rien !

LA MARQUISE ET LELIO.

Elle est folle, je croi !

NANTINA.

Je suis... *(Preuant son parti.)* Tant pis, ma foi !*(Faisant une révérence à la Marquise.)*

Je suis, dit-on, enfant gâté,

Madame la marquise,

Et je voudrais la liberté
 D'être heureuse à ma guise !
 Aussi je viens, en ce moment,
 Très-poliment,
 Très-humblement,
 Je viens, ma tante,
 Vous supplier d'être indulgente,
 Et de me donner celui
 Que j'ai choisi
 Pour mari.

LA MARQUISE ET LELIO.

Pour mari ?

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

LA MARQUISE ET LELIO.

Quelle impudence !
 Vraiment, je pense
 Qu'ils sont fous tous deux !
 C'est lui qu'elle aime...
 A l'instant même,
 Sortons de ces lieux !

NANTINA.

Douce espérance !
 Un jour, je pense,
 Nous serons heureux !
 Je sais qu'il m'aime,
 Et Dieu lui-même
 Doit bénir nos vœux !

GERONIMO.

Douce espérance !
 Un jour, je pense,
 Nous serons heureux !
 Puisqu'elle m'aime,
 Le ciel lui-même
 Doit bénir nos vœux !

LA MARQUISE.

Signor Lelio. prévenez le voiturin... nous allons repartir sur l'heure... je ne veux pas rester ici un instant de plus !... (A Nantina.) Et vous, signora, suivez-moi !

NANTINA.

Au revoir, mon cher Geronimo !

GERONIMO.

Adieu, signora !

(La Marquise entraîne Nantina dans l'auberge. — Lelio sort par le fond, en menaçant Geronimo.)

SCÈNE XI.

GÉRONIMO, seul, puis TIMBERIO.

GÉRONIMO.

Ah ! pauvre ânier, mon ami, qu'est-ce que je disais !... on s'est moqué de toi... elle va partir... on l'éloigne... tu ne la reverras plus !... elle t'oubliera. (Avec rage.) Ça valait bien la

peine de faire emplette de ce gilet à ramages et de ce chapeau tout neuf !... (Entre Timberio.)

TIMBERIO.

Oh ! oh !... comme te voilà beau !... tu t'es donc décidé à venir prendre femme à l'Annonciade !... les portes du couvent vont s'ouvrir.

GÉRONIMO, sans entendre.

Et ce jeune seigneur qui me riait au nez !

TIMBERIO.

Dis-donc, je viens de lui dire bonjour en passant... il est tout triste.

GÉRONIMO.

Triste !

TIMBERIO.

Il ne m'a même pas reconnu... avec ça qu'il ne mange plus !

GÉRONIMO.

Il ne mange plus !

TIMBERIO.

Ça ne t'attendrit pas, de voir une pauvre bête dépérir...

GÉRONIMO.

De quelle bête parles-tu ?

TIMBERIO.

Mais de ton âne !...

GÉRONIMO.

Au diable ! et moi qui l'écoutait. Bonjour ! (s'éloignant.) Si je rencontre le signor Lelio... (il sort en montrant le poing.)

TIMBERIO.

Bon !... le voilà parti !

(Nantina paraît sur la terrasse.)

SCÈNE XII.

TIMBERIO, NANTINA, sur la terrasse.

NANTINA.

Timberio ! Timberio !

TIMBERIO.

Signora !

NANTINA, lui jetant quelques piécettes

Prenez ceci !... il ne faut pas que votre voiture soit réparée avant demain matin !

TIMBERIO.

Oui, signora... (Nantina se retire.) Ça se trouve à merveille !... d'autant plus que c'est tout à l'heure la cérémonie à l'Annonciade... et si j'en trouve une... de taille... dame ! vous comprenez !... Tiens, elle n'est plus là...

LA MARQUISE, sortant de l'auberge suivie de Nantina.

Eh bien ! Nantina, êtes-vous prête ? (A Timberio.) Vous a-t-on dit que nous partons ?

TIMBERIO.

Oui, madame la marquise... (Bas à Nantina.) Comptez-sur moi.

LA MARQUISE.

Plait-il ?...

TIMBERIO.

Oui, madame la marquise... (Timbério sort.)

SCÈNE XIII.

LA MARQUISE, NANTINA.

LA MARQUISE.

Que vous a-t-il dit tout bas ?... je veux le savoir !

NANTINA.

Ecoutez, bonne tante, ne vous fâchez pas !... laissez-moi vous parler à cœur ouvert... comme si je parlais à ma mère.

LA MARQUISE.

Votre mère !...

NANTINA.

Vous n'avez jamais prononcé son nom devant moi, je le sais !... il y a quelque mystère là-dessous, sans doute !... mais si elle était là... si elle pouvait m'entendre...

LA MARQUISE.

Eh bien ?

NANTINA.

Je lui dirais : Souvenez-vous, ma mère !... tout enfant encore, aussitôt que je pouvais m'échapper... où me retrouvait-on !... au milieu des fanèuses... travaillant et chantant comme elles, en plein air, au beau soleil, sans souci de la bise ou du hâle !... Depuis, avec l'âge, vous m'avez vue un peu plus raisonnable !... mais aussi bien triste... parfois, vous m'en demandiez la cause... eh bien ! je vous le dis maintenant... c'est que je suis toujours la même... c'est que je rêve une vie simple, obscure, heureuse, et si la pauvre Nantina reste immobile et les yeux baisés dans vos salons, sa pensée et son cœur courent encore les champs.

LA MARQUISE.

Vous êtes une folle... et une ingrate !...

NANTINA.

Bonne tante !

LA MARQUISE.

Vous oubliez que je vous ai élevée... que vous me devez tout !

NANTINA.

J'ai si peu oublié tout cela, bonne tante, que c'est à votre cœur que je m'adresse.

LA MARQUISE.

Je vous dis que le signor Lelio a ma parole, et que vous l'épouserez !

NANTINA.

Non !

LA MARQUISE.

Non !

NANTINA.

Je ferai mon possible pour qu'il vous rende votre parole...

LA MARQUISE.

Et moi, je saurai bien vous forcer à m'obéir.

NANTINA.

Mon parti est pris, ma tante.

LA MARQUISE, se levant.

Ah ! votre parti est pris... Eh bien ! faites ce que vous voudrez... je renonce à tous nos projets sur vous... on me l'avait prêté... et vos basses inclinations...

NANTINA.

Que voulez-vous dire ?

LA MARQUISE.

Que le hasard ne pouvait pas mieux faire, mademoiselle... que de nous amener au couvent de l'Annonciade...

NANTINA.

Que signifie ?...

LA MARQUISE.

Et vous n'avez qu'une porte à franchir pour vous retrouver où je vous ai prise...

NANTINA.

Ciel !

LA MARQUISE.

Oui, vous n'êtes qu'une malheureuse abandonnée, sans famille... une enfant trouvée... une trovatelle !

NANTINA.

Moi ! moi !

LA MARQUISE.

Il y a seize ans, par pitié, par charité, touchée de votre grâce, de votre gentillesse, j'avais bien voulu me charger de votre avenir...

NANTINA.

Ah ! madame...

LA MARQUISE.

Et si vous en doutez encore... tenez... ce collier, scellé de plomb...

NANTINA, avec joie.

Dieu !... je ne suis qu'une pauvre trovatelle !... ce nom que je porte, n'est pas le mien !... ces riches habits ne m'appartiennent pas !... je ne suis pas la nièce d'une marquise !... j'ai le droit de dire au seigneur Lelio que je suis indigne de lui... Je suis libre, enfin ! libre !

LA MARQUISE.

C'est ainsi que vous répondez à mes bienfaits !

NANTINA.

Ah ! pardon !... pardon, madame la marquise !... Je vous remercie de tout ce que vous avez fait pour moi... je n'oublierai jamais ce que je vous dois !... mais que voulez-vous ?... vos belles robes me gênent !... votre Lelio me déplaît !... Laissez-moi suivre la route que le ciel m'a tracée... permettez-moi d'être heureuse à ma guise !

LA MARQUISE.

En épousant ce misérable Geronimo que vous aimez.

NANTINA.

Un ânier peut bien épouser une pauvre trovatelle comme moi.

LA MARQUISE.

Allez, vous êtes libre !... ne reparaissiez jamais devant moi !
(Musique de scène jusqu'au final.)

NANTINA.

Vous me chassez !... eh bien ! adieu !... adieu, madame la marquise !... La pauvre enfant trouvée n'en gardera pas moins le souvenir de vos bienfaits ! Adieu !... adieu !...

LA MARQUISE.

Nantina !

NANTINA.

Adieu !... (Elle sort en courant. — On entend sonner les cloches du couvent.)

SCÈNE XIV.

LA MARQUISE, LÉLIO, puis GERONIMO.

LA MARQUISE.

Nantina ! Nantina ! (Apercevant Lelio.) Ah ! Lelio !... de grâce.. courez... mais courez donc après elle !...

LELIO.

Je ne cours jamais, marquise.

LA MARQUISE.

Mais il faut la retrouver... il le faut à tout prix... après la révélation de ce secret...

LELIO.

Un secret !... quel secret ?

LA MARQUISE.

Ah ! vous le saurez toujours assez tôt.

LELIO.

Expliquez-vous ! (Geromino paraît dans le fond, montrant le point à Lelio.)

LA MARQUISE.

Nantina n'est qu'une pauvre trovatelle, recueillie par moi à l'Annonciade.

LELIO.

Ah ! bah !... une trovatelle !

Qu'entends-je ?

GERONIMO.

Pardonnez-moi de vous l'avoir caché jusqu'à ce jour.

LELIO.

Je vous pardonne...

GEROMINO, s'élançant vers la marquise.
Nantina !... ô ciel !... serait-il vrai, madame la marquise ?

LA MARQUISE.

Ah ! vous seul pouvez la persuader, la ramener.

GEROMINO.

La ramener ? où donc est-elle ?

LA MARQUISE.

Elle s'est enfuie...

GERONIMO.

Oh ! je saurai bien la retrouver ! (Il sort en courant.)

LA MARQUISE.

Allez ! allez !... mais quel est ce bruit... et cette foule !...

LELIO.

Ce sont les nouveaux époux qui sortent du couvent... Le spectacle a son prix !

SCÈNE XV.

LES MÈMES, TIMBERIO, PÊCHEURS, LAZARONS,
puis GERONIMO, puis NANTINA.

CHOEUR.

Nos choix sont faits !
Nous voilà prêts !
Madone des époux,
Protége nous.

LE CORYPHÉE.

Belles
Trovatelles,
Dieu vous garde d'un époux
jaloux !

LE CHOEUR

Nos choix sont faits,
Nous voilà prêts, etc.

LE CORYPHÉE.

Maris
Trop épris,
Dieu vous garde
D'une épouse méchante et bavarde !

LE CHOEUR.

Nos choix sont faits, etc.

(Geronimo reparait au fond.)

LA MARQUISE.

Eh bien ?

GERONIMO.

Hélas !

Je ne la retrouve pas !

(Timberio s'avance fièrement avec sa nouvelle épouse. Il s'approche de Geronimo et lui frappe sur l'épaule.)

Ah ! ah ! ah ! ah ! sur mon âme !

Tu resteras seul garçon !

Regarde la belle femme,

Je n'atteins pas son menton.

GERONIMO.

Laissez-moi, laissez-moi !

(Nantina paraît au fond sous le costume des filles du couvent. Geronimo est debout sur le devant du théâtre, la tête entre ses mains.)

LE CHOEUR.

Mais qu'elle est belle !

Et d'où vient-elle ?

NANTINA, s'approchant de Geronimo.

Seul ici prétends-tu garder ta liberté ?

GERONIMO, LA MARQUISE ET LELIO.

Cette voix ! Dieu ! c'est elle !

NANTINA.

Tourne du moins les yeux de ce côté.

LA MARQUISE.

Nantina !

LELIO.

Nantina !

GERONIMO.

C'est bien elle !

LE CHOEUR.

Qu'elle est belle !

NANTINA.

Hélas ! pauvre fille obscure

Qu'éleva la charité,

Je reprends l'habit de bure

Que j'avais quitté !

Je n'ai plus rien sur cette terre.

De ma misère.

Ce collier fait foi !

Et pourtant je viens à toi,

Et je te dis : veux-tu de moi !

GERONIMO, tombant à ses pieds.

O Nantina, ma chère âme !

O mes amours ! ô ma femme !

LES TROVATELLES.

LELIO, *portant son mouchoir à ses yeux.*

Ah ! quel tableau !

NANTINA, *à la Marquise.*

Me pardonnerez-vous ?

LA MARQUISE.

Viens dans mes bras... et qu'il soit ton époux !

LELIO, *riant.*

L'épouse est digne de l'époux ;
De leur bonheur je ne suis pas jaloux.

LE CHOEUR.

Nos choix sont faits,
Nous voilà prêts, etc.

Fin.